

**Blaise Cendrars**

***Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France***

*dédiée aux musiciens*

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance  
J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance  
J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares  
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours  
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle  
Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Éphèse<sup>1</sup> ou comme  
la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche.  
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
Et j'étais déjà si mauvais poète  
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or,  
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches  
Et l'or mielleux des cloches...  
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode<sup>2</sup>  
J'avais soif  
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> L'une des sept merveilles du monde antique. Situé en Asie Mineure, et incendié en 356 av.J.-C. par un homme qui voulait ainsi laisser son nom à la postérité.

<sup>2</sup> Novgorod, la plus ancienne des cités russes (IXe siècle), riche d'histoire et de légendes. Ou encore Nijni-Novgorod, la plus grande foire de la Russie orientale. Cendrars aurait écrit *La Légende de Novgorode*, son premier texte (1909), imaginaire ou réel, en tout cas perdu. Il aurait été tiré à quatorze exemplaires traduits en russe.

<sup>3</sup> On peut penser que Cendrars désigne ainsi les caractères cyrilliques de l'alphabet russe.

Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place  
Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruissements d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières réminiscences  
Du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.  
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.  
J'avais faim  
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres  
J'aurais voulu les boire et les casser  
Et toutes les vitrines et toutes les rues  
Et toutes les maisons et toutes les vies  
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés  
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaive  
Et j'aurais voulu broyer tous les os  
Et arracher toutes les langues  
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...  
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...  
Et le soleil était une mauvaise plaie  
Qui s'ouvrait comme un brasier

En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance  
J'étais à Moscou où je voulais me nourrir de flammes  
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux  
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre  
La faim le froid la peste et le choléra

Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes  
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains  
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets  
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...  
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, je pouvais aller partout  
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent pour aller tenter faire fortune.  
Leur train partait tous les vendredis matins.  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.  
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt-Noire  
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment de tire-bouchons de Sheffield  
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve et de sardines à l'huile.  
Puis il y avait beaucoup de femmes  
Des femmes, des entrejambes à louer qui pouvaient aussi servir  
Des cercueils  
Elles étaient toutes patentées  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas  
Elles voyageaient à prix réduit  
Et avaient toutes un compte courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour  
On était en décembre  
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine  
Nous avons deux coupés dans l'express et 34 coffres de joailleries de Pforzheim

De la camelote allemande « Made in Germany »  
Il m'avait habillé de neuf et en montant dans le train j'avais perdu un bouton  
- Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis -  
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

J'étais très heureux, insouciant  
Je croyais jouer aux brigands  
Nous avions volé le trésor de Golconde<sup>4</sup>  
Et nous allions, grâce au Transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde  
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne  
Contre les khoungouzes<sup>5</sup>, les boxers<sup>6</sup> de la Chine  
Et les enrégés petits mongols du Grand-Lama  
Alibaba et les quarante voleurs  
Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne<sup>7</sup>  
Et surtout contre les plus modernes  
Les rats d'hôtels  
Et les spécialistes des express internationaux.

---

<sup>4</sup> Capitale médiévale mythique de l'Hindoustan, célèbre pour ses diamants.

<sup>5</sup> Khoungouzes : populations mongoles d'éleveurs de rennes, perçues au début du XXe siècle comme pillardes. « Grands diables aux faces huileuses qui portent leurs cheveux tordus en chignon au sommet de la tête ».

<sup>6</sup> Boxers : Société secrète chinoise fondée en 1770, dont les membres pratiquaient un art martial proche de la boxe, « Yi he tuan » (Poings de justice et de concorde). Les Boxers sont à l'origine d'une révolte contre les Occidentaux, marquée en 1900 par l'attaque et le massacre des légations étrangères à Pékin. La révolte a été écrasée après 55 jours de siège par un corps expéditionnaire international.

<sup>7</sup> Vieillard mythique qui aurait, pendant les Croisades, formé dans une forteresse située aux confins de l'Iran, une bande de guerriers impitoyables, les Haschischins (ou Assassins).

Et pourtant, et pourtant  
J'étais triste comme un enfant  
Les rythmes du train  
La « *moëlle chemin-de-fer* » des psychiatres américains  
Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails congelés  
Le ferlin<sup>8</sup> d'or de mon avenir  
Mon browning le piano et les jurons des joueurs de cartes dans le  
compartiment d'à côté  
L'épatante présence de Jeanne  
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement dans le  
couloir et me regardait en passant  
Froissis de femmes  
Et le sifflement de la vapeur  
Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel  
Les vitres sont givrées  
Pas de nature !  
Et derrière, les plaines sibériennes le ciel bas et les grands ombres des  
Taciturnes qui montent et qui descendent  
Je suis couché dans un plaid  
Bariolé  
Comme ma vie  
Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle  
Écossais  
Et l'Europe toute entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute  
vapeur  
N'est pas plus riche que ma vie  
Ma pauvre vie  
Ce châle  
Effilochés sur des coffres remplis d'or

---

<sup>8</sup> Ancienne petite monnaie d'une valeur courante d'un quart de denier.

Avec lesquels je roule  
Que je rêve  
Que je fume  
Et la seule flamme de l'univers  
Est une pauvre pensée...

Du fond de mon cœur des larmes me viennent  
Si je pense, Amour, à ma maîtresse;  
Elle n'est qu'une enfant que je trouvai ainsi  
Pâle, immaculée au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde rieuse et triste.  
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais;  
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire  
Tremble un doux Lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
Avec un long tressaillement à votre approche;  
Mais quand moi je lui viens, de ci, de là, de fête,  
Elle fait un pas, puis ferme les yeux- et fait un pas.

Car elle est mon amour et les autres femmes  
N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,  
Ma pauvre amie est si esseulée,  
Elle est toute nue, n'a pas de corps - elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
Tout froid, tout seul, et déjà si fané,  
Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit  
- Les comètes tombent -  
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un petit village  
de pêcheurs  
En Flandres  
Le soleil est un fumeux quinquet<sup>9</sup>  
Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.  
La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour  
Et voici mon berceau  
Mon berceau  
Il était toujours près du piano quand ma mère comme madame Bovary  
jouait les sonates de Beethoven  
J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone<sup>10</sup>  
Et l'école buissonnière dans les gares, devant les trains en partance  
Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi  
Bâle-Tombouctou  
J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp  
Paris New-York  
Maintenant j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie  
Madrid-Stockholm  
Et j'ai perdu tous mes paris  
Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie qui convienne à mon immense  
tristesse, la Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud  
Je suis en route  
J'ai toujours été en route  
Je suis en route avec la petite Jehanne de France

---

<sup>9</sup> Lampe à huile ou à pétrole. La rampe des scènes de théâtre était bordé de quinquets.

<sup>10</sup> Une autre des sept merveilles du monde antique.

Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues  
Le train retombe sur ses roues  
Le train retombe toujours sur toutes ses roues

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours  
Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie, du Sacré-Cœur  
contre lequel tu t'es blottie  
Paris a disparu et son énorme flambée  
Il n'y a plus que les cendres continues  
La pluie qui tombe  
La tourbe qui se gonfle  
La Sibérie qui tourne  
Les lourdes nappes de neige qui remontent  
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui  
Le train palpite au cœur des horizons plombés  
Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Les inquiétudes  
Oublie les inquiétudes  
Toutes les gares lézardées obliques sur la route  
Les fils télégraphiques auxquelles elles pendent  
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent  
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main  
sadique tourmente  
Dans les déchirures du ciel les locomotives en folie s'enfuient  
Et dans les trous  
Les roues vertigineuses les bouches les voix

Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses  
Les démons sont déchaînés  
Ferrailles  
Tout est un faux accord  
Le broun-roun-roun des roues  
Chocs  
Rebondissements  
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd  
« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin  
La folie surchauffée beugle dans la locomotive  
La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur notre route  
Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel  
La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débandade et fiente des batailles en tas puants de morts  
Fais comme elle, fais ton métier...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Oui, nous le sommes, nous le sommes  
Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert  
Entends les sonnailles de ce troupeau galeux Tomsk Tcheliabinsk Kainsk  
Obi Taïchet Verkné Oudinsk Kourgane Samara Pensa-Touloune  
La mort en Mandchourie  
Est notre débarcadère est notre dernier repaire  
Ce voyage est terrible  
Hier matin  
Ivan Oulitch avait les cheveux blancs  
Et Kolia Nicolai Ivanovovich se ronge les doigts depuis quinze jours...  
Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier

Ça coûte cent sous, en transsibérien ça coûte cent roubles  
Enfièvre les banquettes et rougeoie sous la table  
Le diable est au piano  
Ses doigts noueux excitent toutes les femmes  
La Nature  
Les Gouges<sup>11</sup>  
Fais ton métier  
Jusqu'à Kharbine...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse  
C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur  
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne<sup>12</sup>  
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant fait tournoyer  
Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes  
Les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour  
Le monde moderne  
La vitesse n'y peut mais<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> Gouge : fille, femme de mauvaise de vie.

<sup>12</sup> Pays imaginaire de l'abondance et des plaisirs.

<sup>13</sup> N'en pouvoir mais : forme archaïque (mais, ici **adverbe** <magis = plus). Ne rien pouvoir à quelque chose.

Le monde moderne  
Les lointains sont par trop loin  
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme avec une femme  
« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »  
J'ai pitié, j'ai pitié, viens vers moi je vais te conter une histoire  
Viens dans mon lit  
Viens sur mon cœur  
Je vais te conter une histoire...

Oh viens! viens!

Aux Fidji règne l'éternel printemps  
La paresse  
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la chaude syphilis rôde  
sous les bananiers  
Viens dans les îles perdues du Pacifique !  
Elles ont nom du Phénix, des Marquises  
Bornéo et Java  
Et Célèbes à la forme d'un chat.  
Nous ne pouvons pas aller au Japon  
Viens au Mexique !  
Sur les hauts plateaux les tulipiers fleurissent  
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil  
On dirait la palette et le pinceau d'un peintre  
Des couleurs étourdissantes comme des gongs,  
Rousseau y a été  
Il y a ébloui sa vie  
C'est le pays des oiseaux  
L'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre  
Le toucan, l'oiseau moqueur  
Et le colibri niche au cœur des lys noirs

Viens !  
Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple aztèque  
Tu seras mon idole  
Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange  
Oh viens !

Si tu veux, nous irons en aéroplane et nous survolerons le pays des mille  
lacs,  
Les nuits y sont démesurément longues  
L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur  
J'atterrirai  
Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles de  
mammouth  
Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour  
Samowar  
Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du pôle  
Oh viens!

Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon  
Mimi mamour ma poupoule mon Pérou  
Dodo dondon  
Carotte ma crotte  
Chouchou p'tit cœur  
Cocotte  
Chérie p'tite chèvre  
Mon p'tit péché mignon  
Concon  
Coucou  
Elle dort.

Elle dort  
Et de toutes les heures du monde elle n'en pas gobé une seule  
Tous les visages entrevus dans les gares  
Toutes les horloges  
L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Pétersbourg et l'heure de  
toutes les gares  
Et à Oufa le visage ensanglanté du canonnier  
Et le cadran bêtement lumineux de Grodno  
Et l'avance perpétuelle du train  
Tous les matins on met les montres à l'heure  
Le train avance et le soleil retarde  
Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores  
Le gros bourdon de Notre-Dame  
La cloche aigrette du Louvre qui sonna la Barthélémy<sup>14</sup>  
Les carillons rouillés de Bruges-La-Morte  
Les sonneries électriques de la bibliothèque de New-York  
Les campanes<sup>15</sup> de Venise  
Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me comptait les  
heures quand j'étais dans un bureau  
Et mes souvenirs  
Le train tonne sur les plaques tournantes  
Le train roule  
Un gramophone grasseye une marche tzigane  
Et le monde, comme l'horloge du quartier juif de Prague tourne  
éperdument à rebours

Effeuille la rose des vents  
Voici que bruissent les orages déchaînés

---

<sup>14</sup> Sic pour la *Saint* Barthélémy, massacre le 24 août 1572 des huguenots sur ordre du roi Charles IX.

<sup>15</sup> Italien *campana* : cloche.

Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés  
Bilboquets diaboliques  
Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais  
D'autres se perdent en route  
Les chefs-de gare jouent aux échecs  
Tric-trac<sup>16</sup>  
Billard  
Caramboles  
Paraboles  
La voie ferrée est une nouvelle géométrie  
Syracuse  
Archimède  
Et les soldats qui l'égorgeaient  
Et les galères  
Et les vaisseaux  
Et les engins prodigieux qu'il inventa  
Et toutes les tueries  
L'histoire antique  
L'histoire moderne  
Les tourbillons  
Les naufrages  
Même celui du Titanic que j'ai lu dans un journal  
Autant d'images-associations que je ne peux pas développer dans mes vers  
Car je suis encore fort mauvais poète  
Car l'univers me déborde  
Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemins de fer  
Car je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Et j'ai peur

---

<sup>16</sup> Jeu qui se joue avec des dés et qui consiste à faire avancer des dames sur un tablier à deux compartiments comprenant chacun six cases triangulaires ou flèches

J'ai peur  
Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments  
Mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
« Pardonnez-moi mon ignorance  
« Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »  
Comme dit Guillaume Apollinaire  
Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les *Mémoires* de  
Kouropatkine<sup>17</sup>  
Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés  
A quoi bon me documenter  
Je m'abandonne aux sursauts de ma mémoire...

A partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent  
Beaucoup trop long  
Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baïkal  
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions  
Et nous avons quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tzar  
Si j'étais peintre, je déverserais beaucoup de rouge, beaucoup de jaune sur  
la fin de ce voyage  
Car je crois bien que nous étions tous un peu fous  
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces énervées de mes  
compagnons de voyage  
Comme nous approchions de la Mongolie  
Qui ronflait comme un incendie  
Le train avait ralenti son allure  
Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues  
Les accents fous et les sanglots

---

<sup>17</sup> Ministre de la guerre et général en chef pendant la guerre russo-japonaise que traverse le transsibérien (1904- 1905).

D'une éternelle liturgie

J'ai vu  
J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient de l'Extrême-  
Orient et qui passaient en fantômes  
Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière ces trains  
A Talga 100 000 blessés agonisaient faute de soins  
J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk  
Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous  
J'ai vu dans les lazarets les plaies béantes les blessures qui saignaient à  
pleines orgues  
Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans l'air rauque  
L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs  
Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres  
Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des abcès  
Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons  
Et j'ai vu  
J'ai vu des trains de soixante locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur  
pourchassés par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui  
s'envolaient désespérément après  
Disparaître  
Dans la direction de Port-Arthur

A Tchita nous eûmes quelques jours de répit  
Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie  
Nous les passâmes chez monsieur Iankelevitch qui voulait me donner sa  
fille unique en mariage  
Puis le train repartit  
Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal aux dents  
Je revois quand je veux cet intérieur si calme le magasin du père et les yeux  
de la fille qui venait le soir dans mon lit



Moussorgsky  
 Et les lieder<sup>18</sup> de Hugo Wolf  
 Et les sables du Gobi  
 Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs  
 Je crois bien que j'étais ivre durant plus de cinq cents kilomètres  
 Mais j'étais au piano et c'est tout ce que je vis  
 Quand on voyage on devrait fermer les yeux  
 Dormir  
 J'aurais tant voulu dormir  
 Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur  
 Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font  
 Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux d'Asie sont à cinq  
 ou sept temps  
 D'autres vont en sourdine sont des berceuses  
 Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues me rappellent la prose  
 lourde de Maeterlinck<sup>19</sup>  
 J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé les éléments  
 épars d'une violente beauté  
 Que je possède  
 Et qui me force  
  
 Tsitsikar et Kharbine  
 Je ne vais pas plus loin  
 C'est la dernière station  
 Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu aux bureaux de  
 la Croix-Rouge.

<sup>18</sup> *Lied*, pluriel *lieder* : Mélodie chantée en allemand, d'inspiration populaire ou savante, popularisée par Schubert (1797 – 1827).

<sup>19</sup> Écrivain symboliste belge, prix Nobel de littérature en 1911. Auteur du mélodrame *Pelléas et Mélisande*, dont Debussy a fait un drame lyrique en cinq actes et douze tableaux.

Ô Paris  
 Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes rues et tes  
 vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se réchauffent comme des  
 aïeules  
 Et voici, des affiches, du rouge du vert multicolores comme mon passé  
 bref du jaune  
 Jaune la fière couleur des romans de France à l'étranger.  
 J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche  
 Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent à l'assaut de la  
 Butte.  
 Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or  
 Les vaches du crépuscule broutent le Sacré-Cœur  
 Ô Paris  
 Gare centrale débarcadère des volontés, carrefour des inquiétudes  
 Seuls les marchands de couleurs ont encore un peu de lumière sur leur  
 porte  
 La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands Express  
 Européens m'a envoyé son prospectus  
 C'est la plus belle église du monde  
 J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous  
 Ils ont peur quand je m'en vais que je ne revienne plus  
 Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons  
 Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores sous la pluie  
 Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie  
 Et celle, la mère de mon amour en Amérique  
 Il y a des cris de sirènes qui me déchirent l'âme  
 Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans un  
 accouchement  
 Je voudrais  
 Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages  
 Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.  
C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème en son honneur  
Jeanne  
La petite prostituée  
Je suis triste je suis triste  
J'irai au Lapin Agile<sup>20</sup> me ressouvenir de ma jeunesse perdue  
Et boire des petits verres  
Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour Unique du grand Gibet et de la Roue

*Paris, 1913*

---

<sup>20</sup> Haut-lieu de rencontre de la bohème montmartroise, « Le Lapin Agile » est un cabaret, encore actif aujourd'hui, dont l'enseigne, un lapin s'échappant de sa casserole, avait été peinte par le célèbre peintre et caricaturiste André Gill (1840 – 1885). Le lapin « à Gill » serait devenu Lapin Agile.